



Mondanités.

Mme Albert Baldwin, son fils Jobb, et sa fille, Mlle Aliza Baldwin, sont partis lundi pour New Hampshire où ils vont passer l'été.

M. et Mme Harry T. Howard sont à Biloxi pour la saison.

Mme Ernest Miltenberger et sa fille, Mlle Frank Thibaut, vont passer l'été à la rance Christian.

M. et Mme Peter F. Pescud ont pris possession de leur résidence à la Passe Christian. Mlle Mollie Pescud est avec eux.

Mme John Ficklin et Mlle Elizabeth Ficklin vont passer la chaude saison à Flat Rock, C. du N. Leur départ s'effectuera mercredi.

M. et Mme Alfred LeBlanc occupent cet été leur résidence à la Passe Christian.

Un très beau mariage de la saison a été celui de Mlle Louise Westfeldt, et du Dr Paul Avery McIlhenney, qu'on célébrait mardi soir, à 8 heures, à la résidence des parents de la mariée, M. et Mme G. R. Westfeldt, rue Fayette. Des fleurs de lotus, des palmiers et des fougères ornaient à profusion les différentes pièces de la maison, et au fond du salon se trouvait une arche de palmiers et de lotus sous laquelle a eu lieu la cérémonie. De grands vases contenant des fleurs du même genre étaient placés de chaque côté de l'arche. La mariée était conduite par des rubans de satin blanc tendus par Mlle Mary Campbell, Anita Norman, Natalie Scott, Carmélite Janvier, Elizabeth Ficklin, Vera von Mysenbug, Anna Many et Mlle Henry Collins, qui avaient toutes des robes-lingerie blanches et des bouquets de marguerites et de fougères. La mariée a son entrée dans le salon qui a été annoncée par la marche de Tannhauser, était accompagnée par son père, et précédée de ses deux frères, M. et Mme Edward A. McIlhenney, George Westfeldt et William Grant; de Mlle Bernice Sharp et Elizabeth Amory, de Philadelphie, et de Mme Thomas Westfeldt qui était sa dame d'honneur. Les robes blanches de ces dernières étaient en lingerie et dentelle et elles tenaient des gerbes de roses blanches et de fougères. La toilette très élégante que portait la mariée, était en satin blanc recouvert de chiffon, et garnie de marguerites et de fougères.

Après la cérémonie ont eu lieu une grande réception dont Mlle Westfeldt faisait les honneurs. Mlle G. R. Westfeldt, Dr. M. et Mme Edmund McIlhenney et Mlle Sadie McIlhenney de Avery Island, Mmes Norvin Trent Harris, James H. Maury, Henry Dickson Bruns, John R. Ficklin, Leo Burthe, Ernest von Mysenbug, Samuel LaBoussie, J. B. Williams, Stanley Bradford, William Mason Smith, John B. Elliott, Jr., Le Dr et Mme McIlhenney occupent au retour de leur voyage de noces la maison de Mme William Preston Johnson, rue Sconde.

Mme Alfred Lovell Hall est à la Passe Christian pour la saison.

Mlle Yolande, Gladys et Dagmar Benshaw, les filles du Juge Benshaw, partent mardi pour Covington, Lne, où elles vont passer plusieurs mois.

Le mariage de Mlle Stella Tolédano, fille de M. et Mme Edgar J. Tolédano, avec M. John A. O'Connor, sera célébré lundi à l'église St-Augustin.

Vendredi après-midi, assistaient à un thé intime qui a eu lieu chez Mlle Olga Favrot, la fille de M. et Mme Charles Favrot, Mlle Alice Beauregard, Cynthia Thompson, Joséphine Janvier, Alma Villier, Marie Hyman, Lillian Brody, Sylvia Norman, Marjorie Baidy, Jeannette Barr, Bernice Taylor, Margaret Montgomery. La table était décorée de marguerites jaunes et blanches.

M. et Mme Ernest Bornemann sont partis récemment pour Savannah, Ga, et se rendront de là à Baltimore. Le départ de Mme Bornemann pour l'Europe aura lieu dans les premiers jours de juillet.

Mme D. A. S. Vaughn et sa fille, Mlle Annet Vaughn passeront l'été à Flat Rock, C. du N.

Mercredi soir à six heures, a eu lieu à la résidence de Mme André Ringgold Brouseau, avenue Peters,

en présence des deux familles et de quelques amis, le mariage de sa fille, Mlle Sidney Lee Brouseau, avec M. Harry Simms Hardin. La maison était décorée à cette occasion d'une abondance de plantes vertes et de pivoines roses, et l'union des jeunes époux a été consacrée par le Rév. Père Biever, de l'église du Saint Nom de Jésus, sous un arc de palmiers et de pivoines blanches disposé à une extrémité du salon. Le service d'honneur était fait par Mme Edward B. Ellis, une sœur du marié, Mlle Betty Wilkinson, Kate Nott et Maud White, dont les ravissantes toilettes en broderie et dentelle blanche étaient complétées par des tunique de chiffon rose. Elles tenaient de longues bouquets dorés surmontés de gerbes de marguerites et reliées entre elles par des bandes de maline rose enguirlandées d'asparagus, avec lesquelles elles ont formé une allée qui s'étendait du hall à l'endroit marqué pour la cérémonie. En tête du cortège nuptial dont le défilé a eu lieu aux sons de la marche du Prophète, marchaient M. et Mme Edward Brouseau et Maunsel White Brouseau, les frères de la mariée. Mlle Brouseau était accompagnée par son oncle, le Juge Edward D. White, de la Cour Suprême des Etats-Unis, venu de Washington pour assister au mariage. Elle portait très gracieusement une magnifique toilette en satin blanc richement garnie de dentelles qui avait orné la robe de nocce de sa mère. Une coiffe en dentelle de cheville et des fleurs d'orange rejetaient son voile illusion et elle avait un bouquet de muguet et de roses. Sa sœur, Mlle Mary Brouseau qui était sa première demoiselle d'honneur, avait une jolie robe de dentelle blanche. Ses fleurs étaient des roses Killarney. Deux enfants en costumes blancs, Lucy Anderson et John G. O'Kelley, Jr, marchaient devant la mariée, la petite fille tenant un panier rempli de marguerites blanches et le garçon portant les alliances. Le "best man" du mariage était son frère, M. Roy Hardin. Mme Brouseau, très élégante dans une toilette de soie blanche voilée de dentelle noire, recevait aidée de sa mère, Mme Maunsel White, Mme Jefferson D. Hardin, Mlle Maud White, Mme Clement P. Wilkinson, Mme Lucy R. Mitchell, Mme Thomas H. Anderson et Mme E. W. Ridd. La table dans la salle à manger où l'on a coupé le gâteau des mariés, était ornée de pivoines et de bandes de maline rose nouées au lustre et retenant aux quatre coins de la table par des corbeilles dorées contenant des marguerites. La popularité dont jouissent le marié et sa charmante jeune femme, est attestée par les nombreux souvenirs qui leur ont été adressés. M. et Mme Hardin sont en voyage au Nord. A leur retour ils demeureront pendant quelque temps avec M. et Mme Jefferson D. Hardin, ave. St. Charles.

M. et Mme Edmund E. Richardson sont de retour d'un séjour à Mount Clemens, Mich.

M. et Mme E. J. Merith et Mlle Mathilde et Paula Merith occupent depuis quelques jours leur résidence à Waveland.

Mardi après-midi a eu lieu chez Mme Lucien E. Lyons, la première réunion d'un club de bridge dont font partie Mmes William J. Montgomery, A. H. de Roadgs, George B. Matthews, Jr, Hamilton P. Jones, William C. Dufour et Robert J. Perkins.

M. et Mme George Dentgre prendront possession la semaine prochaine de leur résidence à Biloxi.

Mlle Gabrielle Dayrles est de retour d'un séjour à Alexandria, Lne.

Mlle May Richardson est partie ces jours passés pour l'Irlande où elle va passer plusieurs mois.

M. et Mme C. Y. Harvey se rendront la semaine prochaine à Lookout Mountain où ils ont fait construire une résidence d'été.

Vendredi après-midi Mlle Margaret Montgomery a donné chez ses parents, M. et Mme W. J. Montgomery, un dîner-cloack, auquel étaient conviées Mlle Mary et Abbie Orme, Lilla Kennard, Alma Villier, Phyllis Bush, Sylvia Norman, Lillian Urquhart, Jeannette Janvier, Lillian Urquhart, Laura Hall, Emily LeSassie, G'adys Eustis, Bernice Taylor, et quelques autres.

Mme Lamar C. Quintero est allée rejoindre à New York M. Quintero qui revient d'un voyage dans l'Amérique Centrale.

Les fiançailles de M. Thomas Sloc, de cette ville, à Mlle Naulus Brent, fille de Mme John Lanoaster Brent, sont annoncées de Baltimore. Le mariage aura lieu en juillet.

Les Chasseurs de Théières

On n'a point toujours vingt ans, quelque obsession qu'on y mette. Il y a bien de-ci de-là des gens qui prolongent en eux ce bel âge jusqu'aux extrêmes limites de la vieillesse, soit qu'ils tombent en enfance avant d'avoir vu le temps de mourir, soit que d'heureuses circonstances les aient préservés de ces menus ennus quotidiens dont chacun s'inscrit en une ride remémorative sur le visage. Mais pour la plupart des hommes la trentaine est le temps des plus mélangées et constations, et ce point comme en tous les autres, n'aurait pas été si singulier. Il faisait comme tout le monde.

Contre la fuite des jours aucun lieu du monde ne pouvait le protéger, pas même le bureau de la "succursale parisienne des tréfileries du Venezuela" où il venait se réfugier chaque jour de dix heures à midi et de deux à six, sous couleur d'y représenter les intérêts de cette mystérieuse maison de Caracas. Ce que pouvait être un tréfilier, il l'ignorait profondément. Il admettait une fois pour toutes que c'était une sorte d'usine à bobines de fil de fer. Après tout, il n'avait pas besoin de le savoir. Il vivait dans ce bureau, paisible, prudent, discret, attentif à esquiver toute occasion de trouble et de travail, puisamment aidé dans cette besogne par son fidèle collaborateur, M. Paulet, de six ans plus jeune que lui, mais également ingénieux à ces sports de l'ination. M. Paulet était comptable et M. Loubières secrétaire, mais ces désignations officielles étaient surtout destinées à satisfaire la manie hiérarchique de M. Duverdil, le directeur de l'agence, qui voyait ainsi s'agrandir sur son piedestal administratif deux assises de subalternes pour s'élever de l'humanité courante et aussi leur permettre de toucher l'un deux cents et l'autre trois cents francs à la fin de chaque mois, pour leur donner la force de revenir à chaque jour. A vrai dire, leurs fonctions étaient pareilles et interchangeables: ils lisent les gazettes, les commentent, échançoient des vues sur la manière dont ils auraient respectivement gouverné la France au cas où la grâce de Dieu et la volonté du peuple les eût mis à même d'y appliquer leur génie, jouaient aux échecs comme deux Philidor, découpaient à la fois méchanique des cabrioléts en gothique flamboyant, présentaient part aux concours de rebus des revues enfantines et lorsqu'il survenait un client l'impressionné de le diriger sur la maison concurrente. La tréfilerie de Melbourne et tous les renseignements que de droit vous seront donnés," disaient-ils avec un sourire.

En bien, malgré ces précautions, il vint un jour où M. Loubières voulut remettre pour aller marier une cousine le gilet de la redingote qu'il avait endossée pour entrer sa tante, huit ans auparavant, ne put en fermer le bouton. "Aurais-je le gilet?" se dit-il. En réponse à M. Paulet cette interrogation. M. Paulet, avec l'insolence inconsciente de la jeunesse, fit observer à M. Loubières qu'il avait trente ans et il ajouta: "Les savants ont observé qu'à cet âge-là on commence à s'assourcir. Ce n'est pas encore la grosse proprement dite. Ce n'est plus déjà du muscle non plus. C'est quelque chose d'intermédiaire qui n'a de nom dans aucune langue et qui remplit tous vos intestins. Je crois que vous devriez consulter votre médecin."

M. Loubières consulta son médecin. "Si vous voulez absolument m'ignorer, mon cher ami, dit ce sage, il faut manger sans boire à vos repas, et si vous avez trop soif, boire deux ou trois tasses de thé dans l'après-midi." M. Paulet, sans courir du régime proposé à son compagnon de captivité accepta de le prêter, c'est à dire de boire chaque jour ses trois tasses de thé d'autant que lui, n'ayant que vingt-cinq ans, se comptait encore trois cent douze semaines à déjeuner sans se priver de boisson.

Voilà donc un intérêt nouveau à l'existence de deux bureaucraties. Ils marchèrent trente francs à l'article "fournitures de bureau" et donnèrent quarante sous au concierge pour répondre qu'il était la tréfilerie du Venezuela et filèrent de la tréfilerie pour une journée tout entière. Ils parcoururent les grands magasins, les maisons de thé, les bazars, les généralistes, achetèrent un souchong criblé extra, pareil à un cadavre pilé dans un récipient plombé et couvert de moquette, une petite boule à trois pour mètre les feuilles, des cuillers, des tasses, une bouillotte, du sucre et même, pour couper les citrons, une sorte de coupe de cuivre en forme de flamme, pareil à l'épée du chérubin qui gardait l'entrée du Paradis terrestre, mais en plus petit. La tréfilerie tout fut l'objet d'une grande méditation. Ils finirent par accepter une espèce de récipient mordu que le vendeur leur affirma être ce que l'industrie française avait jusqu'ici trouvé de plus rationnel. Et dès le lendemain, ils se firent du thé.

Les premiers gorgés faillirent s'emner entre ces deux hommes jusque là si unis une regrettable mésaventure.

Si je ne savais que c'est vous qui avez fait bouillir l'eau, dit M. Paulet, en réprimant une nausée, je me demanderais quel est le salaire qui a versé ce champoreau empoisonné dans ma tasse.

Je ne me le demande pas, riposta M. Loubières, puisque je vous ai vu verser les feuilles du thé à poignées!... Comme si le souchong criblé coûtait dix sous le kilo.

Et dire qu'il faut que je boive ça parce que vous vous êtes mis en tête de ne plus grossir.

La discursion dégénéra très vite. Par prudence, il n'en vint pas aux mains et se retirèrent chacun de leur côté, muets, fâchés.

Le lendemain, M. Loubières aborda M. Paulet.

Pardonnons-nous, dit-il, nos paroles d'hier. Ce serait absurde si un théière séparait deux honnêtes gens. Appliquons-nous plutôt à rechercher pourquoi notre breuvage n'était pas tout à fait digne d'être chanté par un poète chinois.

Ainsi ils firent des expériences, éliminant successivement tout ce qu'ils supposaient mettre un obstacle à la perfection de leur industrie: la boule de cuivre, soupçonnée de laisser passer dans l'eau plus de vert-de-gris que de parfum, fut offerte à la femme du concierge qui en fit un œuf à repasser des bas. On calcula le temps de l'infusion à dix secondes près ce qui sur une échelle portant de trente à centes pour arriver à sept minutes, nécessita trente-neuf tâtonnements sans amener de résultat appréciable.

Le souchong criblé, à ce jeu, diminua avec une rapidité extraordinaire, mais au moins, lorsqu'il fut épuisé, M. Loubières et M. Paulet eurent la compensation de découvrir que le mal ne pouvait provenir que de la théière. Ayant eu la miraculeuse idée de se pencher au-dessus d'elle, ils furent surpris par une émanation si l'on peut dire à la fois corrosive et fébrile.

C'est elle, plus de doute! s'écria le secrétaire de l'agence de la tréfilerie.

Il y a dans ce vernis sombre, expliqua sentencieusement le comptable, un acide qui, au contact de l'eau chaude, forme une base, laquelle, en se combinant avec l'atmosphère, produit un précipité qui...

Bref, il nous faut une autre théière.

Les deux amis offrirent le soir même à la dame qui faisait leur petit ménage dans l'espoir de se venger en une fois de tous les jours qu'elle leur faisait depuis cinq ans, mais cette astucieuse personne déjoua leur plan en souriant.

Ça, dit elle en soupesant le cadeau, il n'y a rien de mieux pourvu qu'on s'en serve tous les jours. L'eau bouillante en chasse le poison. Mais, par exemple, si vous aviez eu l'idée d'y cuire du thé, vous auriez attrapé, bien sûr, les coliques du "maserier." Moi, j'y mettrai au frais le tabac de mon mari.

M. Loubières et M. Paulet, ayant fermé l'agence pour mieux célébrer "les funérailles du présent" de la République sud-américaine, prirent un nouveau jour de congé. Dans les environs de la rue de l'Opéra, la vitrine d'un grand marchand de choses anglaises le requit. Parmi des ravoirs extra fins, des port-plumes à réserver, des sacs de voyage, il y avait une sorte d'ourlet en porcelaine à renversement dont une section schématique toute proche expliquait le fonctionnement. M. Paulet n'hésita point:

Voilà ce qu'il nous faut, dit-il. Les Français ne savent pas faire le thé. On ne peut trouver chez eux que des cat-tiers.

L'objet coûtait vingt-cinq francs. Mais qu'importait cette somme lorsqu'on avait la certitude de pouvoir, en la comptant à une tréfilerie vénézuélienne, récupérer la gratuité de l'adolescence? Ils achetèrent la théière et même un paquet de thé de Ceylan (colonie anglaise) pour que la sensation fût plus homogène. Et ce jour-là il n'y eut en courses diverses, publicité et autres rubriques que trente-cinq francs soixante (car ils préférèrent un sacre à Pautibus pour ramener chez eux leur précieuse acquisition).

Attention! dit M. Paulet. Je mets une pincée de thé dans le compartiment A que je bouche hermétiquement. Je remplis d'eau bouillante le compartiment B et, pour que le phénomène s'accomplisse dans le compartiment C, je retourne brusquement l'appareil.

Il n'en dit pas plus long. Un jet de vapeur, trouvant l'issue d'un sémaphore insuffisant, avait fait sauter une paroi sans désignation sur le schéma et, rencontrant la figure de M. Paulet, s'y appliqua avec une telle violence que, du coup, le malheureux lâcha l'instrument, lequel se dégorgea sur les pieds de M. Loubières avec un bruit mat, largement couvert d'ailleurs par les hurlements des victimes.

Les Chasseurs de Théières

française avait jusqu'ici trouvé de plus rationnel. Et dès le lendemain, ils se firent du thé. Les premiers gorgés faillirent s'emner entre ces deux hommes jusque là si unis une regrettable mésaventure. Si je ne savais que c'est vous qui avez fait bouillir l'eau, dit M. Paulet, en réprimant une nausée, je me demanderais quel est le salaire qui a versé ce champoreau empoisonné dans ma tasse. Je ne me le demande pas, riposta M. Loubières, puisque je vous ai vu verser les feuilles du thé à poignées!... Comme si le souchong criblé coûtait dix sous le kilo. Et dire qu'il faut que je boive ça parce que vous vous êtes mis en tête de ne plus grossir. La discursion dégénéra très vite. Par prudence, il n'en vint pas aux mains et se retirèrent chacun de leur côté, muets, fâchés. Le lendemain, M. Loubières aborda M. Paulet. Pardonnons-nous, dit-il, nos paroles d'hier. Ce serait absurde si un théière séparait deux honnêtes gens. Appliquons-nous plutôt à rechercher pourquoi notre breuvage n'était pas tout à fait digne d'être chanté par un poète chinois. Ainsi ils firent des expériences, éliminant successivement tout ce qu'ils supposaient mettre un obstacle à la perfection de leur industrie: la boule de cuivre, soupçonnée de laisser passer dans l'eau plus de vert-de-gris que de parfum, fut offerte à la femme du concierge qui en fit un œuf à repasser des bas. On calcula le temps de l'infusion à dix secondes près ce qui sur une échelle portant de trente à centes pour arriver à sept minutes, nécessita trente-neuf tâtonnements sans amener de résultat appréciable. Le souchong criblé, à ce jeu, diminua avec une rapidité extraordinaire, mais au moins, lorsqu'il fut épuisé, M. Loubières et M. Paulet eurent la compensation de découvrir que le mal ne pouvait provenir que de la théière. Ayant eu la miraculeuse idée de se pencher au-dessus d'elle, ils furent surpris par une émanation si l'on peut dire à la fois corrosive et fébrile. C'est elle, plus de doute! s'écria le secrétaire de l'agence de la tréfilerie. Il y a dans ce vernis sombre, expliqua sentencieusement le comptable, un acide qui, au contact de l'eau chaude, forme une base, laquelle, en se combinant avec l'atmosphère, produit un précipité qui... Bref, il nous faut une autre théière. Les deux amis offrirent le soir même à la dame qui faisait leur petit ménage dans l'espoir de se venger en une fois de tous les jours qu'elle leur faisait depuis cinq ans, mais cette astucieuse personne déjoua leur plan en souriant. Ça, dit elle en soupesant le cadeau, il n'y a rien de mieux pourvu qu'on s'en serve tous les jours. L'eau bouillante en chasse le poison. Mais, par exemple, si vous aviez eu l'idée d'y cuire du thé, vous auriez attrapé, bien sûr, les coliques du "maserier." Moi, j'y mettrai au frais le tabac de mon mari. M. Loubières et M. Paulet, ayant fermé l'agence pour mieux célébrer "les funérailles du présent" de la République sud-américaine, prirent un nouveau jour de congé. Dans les environs de la rue de l'Opéra, la vitrine d'un grand marchand de choses anglaises le requit. Parmi des ravoirs extra fins, des port-plumes à réserver, des sacs de voyage, il y avait une sorte d'ourlet en porcelaine à renversement dont une section schématique toute proche expliquait le fonctionnement. M. Paulet n'hésita point: Voilà ce qu'il nous faut, dit-il. Les Français ne savent pas faire le thé. On ne peut trouver chez eux que des cat-tiers. L'objet coûtait vingt-cinq francs. Mais qu'importait cette somme lorsqu'on avait la certitude de pouvoir, en la comptant à une tréfilerie vénézuélienne, récupérer la gratuité de l'adolescence? Ils achetèrent la théière et même un paquet de thé de Ceylan (colonie anglaise) pour que la sensation fût plus homogène. Et ce jour-là il n'y eut en courses diverses, publicité et autres rubriques que trente-cinq francs soixante (car ils préférèrent un sacre à Pautibus pour ramener chez eux leur précieuse acquisition). Attention! dit M. Paulet. Je mets une pincée de thé dans le compartiment A que je bouche hermétiquement. Je remplis d'eau bouillante le compartiment B et, pour que le phénomène s'accomplisse dans le compartiment C, je retourne brusquement l'appareil. Il n'en dit pas plus long. Un jet de vapeur, trouvant l'issue d'un sémaphore insuffisant, avait fait sauter une paroi sans désignation sur le schéma et, rencontrant la figure de M. Paulet, s'y appliqua avec une telle violence que, du coup, le malheureux lâcha l'instrument, lequel se dégorgea sur les pieds de M. Loubières avec un bruit mat, largement couvert d'ailleurs par les hurlements des victimes.

furieux, le secrétaire enveloppa la chose dans un torchon et, ouvrant le vase dans un réduit qui donnait sur une arrière-cour, s'en débarrassa à tout jamais. Elle tomba sur un vitrage où toutes sortes d'objets innombrables s'accumulaient depuis neuf ans et y bouchèrent la dernière leur dont on pouvait s'avertir se servant pour piquer l'alène. Et ce souchong devint tout à fait aveugle et fit faillite. Et voilà pour lui. Quant à nos deux amis, après avoir demandé à M. Duverdil un congé de convalescence pour ébullitionnement rétroproque, il alla se reposer. Mais le contact de la nature n'eût pas sur eux assez de puissance pour les faire renoncer à leur folle entreprise de boire du thé à cinq heures. Sitôt qu'ils se retrouvèrent à la tréfilerie, ils repartirent à la recherche de la théière de leurs rêves. Le vendeur d'un grand magasin où ils entrèrent reçut leurs confidences et leur plainte. — Eh quoi! leur dit-il, messieurs, par ce temps où l'attente cordiale fait eau de toutes parts, vous vous êtes laissés aller à l'achat d'une théière de fabrication britannique! Quelle imprudence! C'est brillant sur le prospectus, mais il faut bien se dire une chose, c'est que c'est construit à la grosse par des réfugiés polonais pour le compte d'une maison allemande qui fait l'exportation au Canada. Le mieux, voyez-vous, c'est de s'adresser directement aux pays mêmes d'où vient le thé. Ici, pour conquiesse franc, une véritable occasion: c'est une théière de fine porcelaine qui a appartenu à un grand maître du mikado actuel. A tout autre qu'à vous, nous avons ordre de ne la laisser que pour quatre-vingts francs. Seulement, j'ose dire que vous aurez un parfait instrument de cuisine et, lorsque vous aurez fini de boire, un bibelot épantant. Et puis quand vous en aurez assez, comme cad-à-à un à un, il n'y a pas mille... — Bien, dit M. Loubières. Faites-m'en un paquet. Et le soir, froidement, M. Paulet, comptable, inscrivit sur le grand livre: "Courses et frais divers, cinquante francs." Puis il s'endormit rêvant de bateaux de fleurs.

Le lendemain, les deux amis, penchés sur la bouillotte, attendaient que l'eau, après avoir chanté, criait en bouillonnant. Alors, M. Paulet versa dans la théière miraculeuse une pincée de thé acheté dans une maison où se réunissait, le dimanche, le comité révolutionnaire de Chin (on ne pouvait trouver plus authentique), et triomphalement, M. Loubières y laissa tomber l'eau chaude. Alors un craquement inintermittent se fit entendre. Au brusque contact de la chaleur, cette vieille porcelaine royale, surprise et indignée, s'était fendue. Comme dans la poésie de Sully-Prudhomme, mais, hélas! beaucoup plus vite, le flétre fit son petit bonhomme de chemin.

Obtinés, invincibles, M. Paulet et son collègue reprirent leurs investigations.

— Ah! si j'avais été là, leur disait le vendeur d'un autre magasin (rayon de Chine), je vous aurais mis en garde. Messieurs, il n'y a pas d'erreur, le Japon n'a jamais fait que de la caméloterie. Parlez-moi de la Chine, à la bonne heure. La théière en bonne et simple terre rouge que j'ai vendue n'est pas un objet de trois francs quarante-cinq. Elle est d'un modèle ancien qui date d'avant l'invasion mandchoue. Il n'y a rien de meilleur au monde. Les premiers temps (les douze premiers fois environ), le thé que vous y ferez entrera le cadavre, le vieux camphre, la peste et le cancer. Mais à la longue, la terre se collette aboulement comme une pipe d'écume sous l'influence de la fumée et alors vous vous croirez des mandarins. Allons, messieurs, trois francs quarante-cinq.

Ils n'hésitèrent pas. Courageusement, ils s'abirent avec leurs premiers infusions ce qui étrange de cancrelat, de peste, de vieux camphre et de cadavre auquel s'ajoutait aussi celui de la boue. Le soir d'un thé enfin parfait les soutenant.

Hélas! il ne se réalisa point. Au septième jour de cette dernière expérience, leur dégustation fut interrompue par l'entrée inopinée de M. Boulbache, le vérificateur des comptes, si elle donnée de M. Duverdil, si l'on peut prétendre que M. Duverdil n'a jamais eu une âme, même pour ce vilain usage.

M. Boulbache semblait furieux: — Qu'apprends-je, messieurs? dit-il. Un client s'est présenté il y a huit jours à l'agence de la tréfilerie et il n'a trouvé personne pour le recevoir.

— Un client! s'écria M. Loubières, qui ne put réprimer les signes d'une stupefaction intense. Vous dites qu'il est venu un client?...

— Oï, monsieur, repartit M. Boulbache implacable. Mais le pire, c'est que ce client était déjà venu une autre fois en avril et une autre le 16 février, et une autre le 20 janvier. Vous voyez que je suis précis. Et ce client-là, messieurs, vous ne pouvez pas, suivant votre habitude, le ren-

Les Chasseurs de Théières

voyer à la tréfilerie de Melbourne car ce client, c'est moi..... — Ah! bien, elle est bonne, celle-là, murmura M. Paulet tout à coup. — Alors, continua l'inspecteur, je suis entré quand même et j'ai feuilleté vos livres. Qu'ils sont, ces livres, ces courses, ces faits divers, cette publicité, ces timbres et notamment ces fournitures de bureau dont le montant s'élève à cent dix-sept francs cinquante-cinq..... Au mot de "fournitures diverses," M. Paulet essaya de montrer sur la table quelques objets utilisables. Elle ne contenait, outre l'arrivail du thé, qu'un porte-plume en or-rou d'une valeur de trois centimes, un pot à tabac fêté, un timbre-poste de Caracas périmé et une clé-f.

— C'est bien, conclut M. Boulbache avec une voix de tonnerre et de justicier. De ce jour, vous ne faites plus partie de la maison, messieurs. Les tréfileries du Venezuela se pourvoient d'autres représentants.

Ce qu'elle firent hélas! Séparément, les deux collègues entrèrent à la recherche d'une situation sociale. M. Paulet n'eut pas de peine à trouver dans les coulisses de la Bourse une place de souffleur bien rétribuée. Quant à M. Loubières, la chance ne lui fut pas favorable. Il roula de place en place jusqu'à ce qu'il eût définitivement comme caissier chez un teinturier où il gagnait jusqu'à soixante-quinze francs par mois. Mais à ce prix, les repas qu'il pouvait s'offrir ne le mirent jamais en danger de grossir.

FRANÇOIS DE MIOMANDIE.

CELEBRE EN UN JOUR POUR LA BEAUTE DE SES MAINS ET DE SES BRAS.

Une prescription gratuite qui agit dans une nuit—Vous pouvez la préparer chez vous.

"C'est ma propre découverte, et de si merveilleux résultats sont obtenus en une seule nuit," répond Mlle Grace Benson, quand ses amies lui parlent du changement merveilleux que présentent ses mains et ses bras. "Vous pouvez faire comme moi si vous voulez suivre mon conseil," dit-elle. "Je sens qu'il est de mon devoir de dire à toutes les femmes ce que cette prescription m'a fait pour moi. Prenez-la! Vous accomplirez tout cela dans une nuit."

C'est un très grand plaisir pour moi de dire à n'importe qui comment des résultats aussi remarquables ont été obtenus. Je vous donne, absolument gratis, la prescription identique à celle qui a fait disparaître tout ce qui nuisait à la perfection de mes mains et de mes bras. Vous n'avez aucune idée du changement merveilleux qu'elle opère en une seule application. La prescription qui peut être préparée chez vous, est celle-ci:

Allez à une pharmacie quelconque et achetez une once de Kalm's Compound. Versez l'entier contenu de la bouteille de Kalm dans une bouteille de deux onces, ajoutez le quart d'une once de witch hazel et remplacez l'eau. Faites ce mélange chez vous, et vous savez alors que vous avez l'article véritable. Appliquez soir et matin. La première application vous donnera. Elle rend le peau transparente, fait disparaître toutes les décolorations telles que tache, taches causées par le soleil, roussure et dilatation des pores, rudesse et rides, et de fait, tous les défauts que peuvent avoir les mains et les bras. Elle produit aussi un effet merveilleux sur le cou et les épaules.

Si le cou est décoloré d'avoir été exposé au soleil ou en raison des cols hauts qui ont été portés, cette prescription remédiera immédiatement à cet état. Si rides et peaux attrayants que soient les mains et les bras, ou si abimés qu'ils aient été par un travail rude, ou d'avoir été exposés au soleil ou au vent, cette prescription opérera une transformation merveilleuse dans douze heures au plus. Des milliers de femmes en font usage avec les résultats que j'ai fait connaître.

Un Sirop ayant meilleur goût.

Le plaisir que l'on éprouve à manger des gauffres et des gâteaux de froment dépend tellement du sirop—pourquoi ne pas avoir le meilleur?

Le Sirop de Déjeuner

donne meilleur goût à tout ce sur quoi vous le répandez—avec des biscuits chauds ou sur du pain il est délicieux et sain. Votre épicer peut vous fournir du Sirop Velva dans la canette verte. Il a aussi le nouveau Velva avec l'éthiquette rouge, qui fait de si délicieux candies et gâteaux. Essayez une canette de 10 sous.

Penick & Ford, Ltd.

Un Sirop ayant meilleur goût.

Le plaisir que l'on éprouve à manger des gauffres et des gâteaux de froment dépend tellement du sirop—pourquoi ne pas avoir le meilleur?

Le Sirop de Déjeuner

donne meilleur goût à tout ce sur quoi vous le répandez—avec des biscuits chauds ou sur du pain il est délicieux et sain. Votre épicer peut vous fournir du Sirop Velva dans la canette verte. Il a aussi le nouveau Velva avec l'éthiquette rouge, qui fait de si délicieux candies et gâteaux. Essayez une canette de 10 sous.

Penick & Ford, Ltd.

Un Sirop ayant meilleur goût.

Le plaisir que l'on éprouve à manger des gauffres et des gâteaux de froment dépend tellement du sirop—pourquoi ne pas avoir le meilleur?

Le Sirop de Déjeuner

donne meilleur goût à tout ce sur quoi vous le répandez—avec des biscuits chauds ou sur du pain il est délicieux et sain. Votre épicer peut vous fournir du Sirop Velva dans la canette verte. Il a aussi le nouveau Velva avec l'éthiquette rouge, qui fait de si délicieux candies et gâteaux. Essayez une canette de 10 sous.

Penick & Ford, Ltd.

Un Sirop ayant meilleur goût.

Le plaisir que l'on éprouve à manger des gauffres et des gâteaux de froment dépend tellement du sirop—pourquoi ne pas avoir le meilleur?

Le Sirop de Déjeuner

donne meilleur goût à tout ce sur quoi vous le répandez—avec des biscuits chauds ou sur du pain il est délicieux et sain. Votre épicer peut vous fournir du Sirop Velva dans la canette verte. Il a aussi le nouveau Velva avec l'éthiquette rouge, qui fait de si délicieux candies et gâteaux. Essayez une canette de 10 sous.